

Lutte de classe

Journée mondiale contre la faim du 16 octobre

Le bilan du capitalisme à l'échelle mondiale peut se résumer en quelques mots accessibles à la conscience de n'importe quel militant, travailleur ou jeune : Au XXIème siècle, la première cause de mortalité au monde est la faim, loin devant les maladies, les guerres ou les catastrophes naturelles, alors qu'on pourrait satisfaire les besoins alimentaires et autres de la totalité de la population mondiale.

Le bilan est accablant pour le capitalisme (chiffres officiels) :

- 400 millions d'enfants souffrent de la famine ;
- 200 millions d'enfants sont victimes de malnutrition ;
- 9 millions d'enfants meurt de faim ou de malnutrition chaque année ;
- 25 000 personnes meurt de faim par jour ;
- Un enfant meurt de faim toutes les 5 secondes ;
- 40 pays sont plus ou moins en état de famine ;

La situation est très grave dans neuf pays de l'Afrique subsaharienne mais aussi dans plusieurs pays d'Asie, comme le Cambodge et le Tadjikistan, la Corée du Nord.
(source Internet : <http://www.news-eco.com> ; <http://www.euronews.net> ; TV5 Monde Asie)

Est-il exagéré de parler de barbarie sciemment organisée par l'impérialisme à l'échelle mondiale ?

Est-il exagéré de combattre pour l'abolition du capitalisme à l'échelle mondiale ?

Est-il exagéré de faire de la construction d'un parti révolutionnaire dans chaque pays et de la IVe Internationale notre priorité absolue pour en finir avec ce vieux monde ignoble ?

Quand cette infamie monstrueuse, quand cette ignominie injustifiable prendra-t-elle fin ?

Le silence, le mépris, l'indifférence, qui entoure le sort dramatique des millions d'hommes, femmes et enfants promis à un destin tragique, à une mort atroce, à crever dans les pires souffrances, me donne la nausée.

Les tergiversations sans fin, les discussions interminables, les prétextes de toutes sortes, les excuses maladroites et bidons pour ne pas engager ce combat, sont d'un mauvais goût de plus en plus insupportable, cela n'a que trop duré. Chacun doit être mis face à ses responsabilités à son propre niveau.

L'aristocratie ouvrière corrompue par la bourgeoisie, qui se satisfait d'une existence médiocre, des miettes du capitalisme, d'un mode de penser étroit et borné sans idéal et qui ne pense qu'à satisfaire ses revendications démocratiques bourgeoises, constitue aujourd'hui le principal support des appareils traités du mouvement ouvrier, qui permet au gouvernement, à la bourgeoisie de se maintenir au pouvoir. Elle doit comprendre que son sort est finalement lié aux autres couches du prolétariat. Le malheur des uns n'a jamais fait et ne fera jamais le bonheur des autres. Elle ne connaîtra plus de repos ou de répit tant que le capitalisme n'aura pas été renversé, elle aura beau réclamer plus de sécurité, plus de flics, des caméras de vidéosurveillance à chaque coin de rues, elle pourra se barricader derrière des portes blindées de plus en plus sophistiquées et épaisses, rien n'y fera, elle sera réduit à vivre perpétuellement dans la crainte d'un cambriolage, d'une agression, d'un attentat.

L'aristocratie ouvrière, les intellectuels petit-bourgeois et la petite-bourgeoisie peuvent s'attendre à vivre désormais un cauchemar au quotidien.

J'ai rencontré le fils d'un diplomate indien âgé d'une quarantaine d'années à qui j'ai donné des cours particuliers de français pendant deux mois chez moi en Inde, il y a deux ans environ. Bien qu'il soit d'une famille très riche, familier de la famille Gandhi, directeur du marketing dans plusieurs banques et entreprises indiennes, il avait l'air malheureux. N'allez surtout pas croire que je l'ai consolé. Je lui ai

demandé pourquoi. Il m'a répondu qu'il vivait dans la banlieue cossue de Delhi, à 20 minutes de la capitale, qu'il ne se sentait finalement bien que lorsqu'il était chez lui, mais que dès qu'il mettait le pied dehors, c'était l'enfer, je vous répète là textuellement ce qu'il m'a dit. Eh oui, on peut avoir un niveau de vie cent fois, mille fois plus élevée que la majorité de la population et vivre l'enfer au quotidien, bref avoir une vie détestable. C'est plus facile à vivre quand même avec le ventre plein qu'avec le ventre vide. C'est ce qui pend au nez en France à tout ceux qui pensaient être à l'abri du besoin matériel en défendant uniquement leurs intérêts corporatistes et en s'en foutant éperdument du reste et des autres. Ils en subiront de plus en plus les conséquences s'ils ne se rangent pas du côté du prolétariat pour en finir avec le capitalisme.

Les réformistes, les staliniens, les anarchistes, les pablistes, les gauchistes portent tous une responsabilité accablante dans la pérennité du système capitaliste. Ils partagent son macabre bilan.

Il ne s'agit pas pour moi de culpabiliser les travailleurs et les jeunes en général qui sont politiquement désarmés et qui vivent dans le désarroi, au bord du désespoir, car je sais pertinemment que la misère et la faim existe aussi en France, mais de dénoncer ceux qui s'en font les porte-paroles zélés, qui emploient un double langage en prétendant défendre notre cause commune, les intérêts du prolétariat, tout en fréquentant assidûment les couloirs de la sacro-sainte République bourgeoise, ceux qui cautionnent les institutions de la Ve République tout en prétendant les combattre.

Un souvenir et une expérience personnelle.

A 21 ans, j'avais quitté le domicile familiale, il m'est arrivé d'aller travailler sans manger pendant trois jours, c'était en 1976. Je n'ai pas voulu aller mendier chez mes parents. Je m'en souviens encore, j'avais un chat et je lui avais acheté une tranche de jambon de 70 grammes, je n'avais pas pu faire plus pour cette pauvre bête innocente, lui au moins il allait mangé, moi je pouvais m'en passer et essayer de comprendre..

Mes parents étaient très pauvres. Ma mère devait aller chez une tante qui habitait à cent mètres de chez nous, vers le 20 de chaque mois pour lui demander quelques francs afin que nous puissions manger et que mon père puisse aller travailler au chantier le lendemain et les jours suivants, il était menuisier en bâtiment. Chaque fin de mois c'était l'angoisse, on ne savait pas quand est-ce qu'il serait payé, parfois c'était le dernier jours du mois, parfois cela tombait un samedi, il fallait encore attendre deux ou trois jours sa paie, et une fois qu'il fut mensualisé et qu'il était payé par virement bancaire, c'était pire encore, il y avait souvent un décalage d'une semaine ou plus, on arrivait tout juste à survivre. Je ne peux pas dire que c'est grâce à cette expérience que j'arrive à vivre en Inde, car on ne s'habitue jamais à la misère, elle a toujours le même visage, elle est partout insupportable.

On entend parler de la croissance de certains pays comme l'Inde, mais en réalité le fossé entre les riches et les pauvres n'a jamais été aussi gigantesque, cette croissance économique ne profite qu'à une infime minorité et sert à masquer la misère qui demeure omniprésente. Cette croissance économique ne s'accompagne d'aucun progrès social dans aucun domaine, ils ne construisent pas davantage d'écoles, d'hôpitaux, de logements sociaux, pire, comme partout ils essaient de privatiser tout ce qui peut l'être, en fait, le gouvernement se contente de distribuer plus d'aumônes pour contenir la misère à un niveau acceptable, si l'on peut dire, en poussant le cynisme jusqu'à en faire un outil de propagande électorale.

En France, on s'habitue à côtoyer la pauvreté, mais on ne cherche pas trop à la combattre, car ce serait une fatalité, une maladie incurable contre laquelle on ne pourrait rien en quelque sorte, pire, les pauvres eux-mêmes seraient responsables de la situation dans laquelle ils se trouvent, la pauvreté serait fabriquée et entretenue par les pauvres eux-mêmes, une partie de la population aspirerait naturellement à la pauvreté, ainsi, il serait préférable d'être pauvre pour obtenir des aides de l'État qui engloutissent les impôts de ces honnêtes citoyens de la classe moyenne ou des couches privilégiées du prolétariat.

En Inde, il suffit de faire l'aumône à un mendiant ou de se rendre au temple, pour soulager sa conscience et passer une bonne journée. La misère est partout ici, au point qu'on n'y fait même plus attention, elle fait partie du paysage, elle est banalisée ou normalisée depuis tellement longtemps qu'elle semble exister de toute éternité... On ne meurt pas de faim en Inde mais de malnutrition, on meurt plus vite, plus tôt, souvent de mort violente, par suicide ou alcoolisme.

Je n'ai pas utilisé jusque là les mots injustice et inégalité, tant ces notions sont impuissantes à décrire l'ampleur de la misère qui sévit à travers le monde, elles me semblent même déplacées, dépassées, car je ne me situe pas dans la perspective de réduire la misère mais de l'éradiquer par l'abolition du capitalisme, rien ni personne ne peut la justifier. Il n'y a finalement que les capitalistes, les curés, les Ougistes et les réformistes pour lui trouver une justification et s'en accommoder.

Les militants révolutionnaires doivent se regrouper, il y a urgence, c'est notre responsabilité, notre devoir. La crise de l'humanité ne pourra pas trouver de solution si le prolétariat n'est pas capable de résoudre la crise de sa direction révolutionnaire. La révolution socialiste internationale est plus que jamais au programme du prolétariat, de la paysannerie et de la jeunesse en France et dans le monde, c'est la seule voie. Il faut aider chaque travailleur ou jeune à en prendre conscience pour qu'il s'organise et engage le combat pour en finir avec le capitalisme.

Pas plus l'humanisation du capitalisme que sa survie sous la forme d'une démocratie ne peuvent être sérieusement envisagés pour résoudre les problèmes auxquels l'humanité doit faire face, c'est un crime impardonnable de le faire croire aux militants et aux travailleurs.